

D'un château l'autre à Marseille

PAR VINCENT QUÉAU

Métropole culturelle structurée par un ballon rond qui favorise les querelles de clocher, la réinvention perpétuelle de Marseille s'est enfin penchée sur la mise en valeur de son patrimoine classique ; divagation de Longchamp à Cantini, en quête de culture désirable.

Certains chiffres sont éloquentes, ainsi ceux de la fréquentation du Palais Longchamp ne connaissent la vigueur relative des autres musées de province qu'après réouverture et rénovation... et Cantini... aussi ! Indice sociologique d'une ville parmi les fers de lance du progressisme culturel de façade ? Reflet de collections de second ordre ? Phénomène solaire sur l'azur des flots qui éblouit, écarte des lieux de contemplation esthétique ? Mystère indicible qui, en 2009 rappelons-le, a failli mener au remplacement de ce Palais par un parking, si une association de défense ne s'était dressée contre ce projet invraisemblable ! Or, cette vieille histoire, n'est-ce pas donner le ton d'un désintéret qui laisse confondre collections de ce qu'on classait autrefois dans les curiosités ethnologiques, subjectivité esthétique et patrimoine exigeant culture ?

Un palais pour une fontaine

Si l'histoire traumatique de la ville a souvent retenu des épisodes de peste – repris chez Étienne Parrocel (1696-1775) et son *Saint François Régis priant pour la cessation de la peste* ou Michel Serre dans *Vues de l'hôtel de ville et du cours durant la peste de 1720*, puis David avec *Saint Roch priant la Vierge pour la cessation de la peste* ou François Gérard et *Monseigneur de Belsunce pendant la peste de Marseille*, toutes ces toiles provenant d'institutions municipales passées dans les collections du musée –, c'est au choléra que la ville

doit la construction d'un gigantesque château d'eau en 1869 par l'architecte Espérandieu, revêtu d'une colonnade façon nymphée flanquée de deux pavillons abritant une galerie de tableaux et un musée d'histoire naturelle. Les collections d'arts plastiques, d'abord constituées par la confiscation des biens du clergé dès 1792 puis augmentées par les premiers envois de l'État en 1802 – la ville étant choisie avec quatorze autres préfectures importantes –, trouvaient dès lors un espace moderne et prestigieux conforme



Vue de salle du musée des Beaux-Arts, Marseille.
Au mur : Giovanni Lanfranco. *Élie nourri par le corbeau*, 1624-25.
À droite : Pierre Puget. *Le Faune*, 1690.



aux aspirations muséales d'un Chaptal. Depuis, malgré le classement sur les listes des monuments historiques, c'est la lente désaffection... Il faut dire que la collection, aujourd'hui, vaut pour des amateurs. Car, à part Rubens, David, Ingres, elle ne comprend aucun de ces standards que la culture de masse professe... En outre, même, elle ne possède pas de dimension panoramique autorisant le survol des écoles. Et, en dehors d'une très belle mise en perspective d'une école provençale d'intérêt inégal, desservie d'ailleurs par

une qualité plus picturale que proprement narrative (des paysages oniriques et peu de scènes de genre à odeur de folklore), elle ne peut prétendre qu'à la présentation de toiles de qualité supérieure par des artistes de seconde division.

Pourtant, la constitution de la collection est intelligente, avec cette focalisation sur les peintres de la lumière provençale du XIX^e siècle qui complète les œuvres du même terroir fondu dans les modes picturales de la Contre-Réforme puis du goût rocaille. Voilà bien l'esprit de l'Empire, de la



III^e République aussi, qui promeut l'amour de la Patrie par la sensibilité locale... Hélas, tout ceci cadre mal avec l'idéologie pédagogique actuelle, empêtrée par ailleurs dans des problèmes autrement plus graves qui, en partie, expliquent les chiffres désastreux. Et quel dommage de ne pas passer ses loisirs devant deux compositions capitales de Philippe de Champaigne peintes pour Marie de Médicis au Val-de-Grâce (*Assomption* et *Ravissement de Marie-Madeleine*), une *Vierge* de Simon Vouet qu'il garda jalousement et ne vendit jamais, le *Roi David* de Mathias Stomer, *l'Entrée au bain* de François Lemoyne, ou *Élie nourri par le corbeau* de Giovanni Lanfranco ! Toutes peu déparées entre maintes toiles de très bon feu d'artistes entre Aix et Marseille : Louis Finson, premier caravagesque intransigent de l'école française, Jean Daret ou Nicolas Mignard qui se fixent en Provence au milieu du XVII^e siècle, François Dandrè-Bardon (1700-1783) qui la quitte pour la capitale où il s'impose comme aimable tresseur de légèretés rocailles, et encore cette charmante suite de Françoise Duparc (1726-1778), modulations à la Chardin en teintes poétiques. Ailleurs, l'ensemble de Pierre Puget le plus complet au monde qui groupe ses meilleures peintures et les moulages de ses plus puissantes rondes-bosses, d'excellents portraits brossés par les pinceaux de Pourbus et Sweerts, Nattier, Vigée Le Brun ou Gros, Voet et Maratta, des marines effroyables (Joseph Vernet), des paysages romantiques et barbazoniens et, dans mon arbitraire, un summum, une *Conversion de saint Paul* d'Otto Venius (1556-1629) transcendant la Bella Maniera par un ténébrisme déjà baroque.

Hommage à Varian Fry

Là, les collections s'arrêtent avec le siècle par une tonitruante *Madame Goldschmidt* (1874) de Carolus-Duran et le *Marseille, porte de l'Orient*, chef-d'œuvre de commande, bleu et ocre, par Puvis de Chavannes pour rebondir en un autre lieu, ancien hôtel particulier du grand négoce, portant le nom de son donateur et dernier occupant, Jules Cantini, qui abrite le fonds débutant au postimpres-

Louis Finson. *Madeleine en extase*. Avant 1613, huile sur toile, 126 x 100 cm. Musée des Beaux-Arts, Marseille.



Victor Brauner, André Breton, Oscar Dominguez, Wifredo Lam, Anonyme, Jacques Hérold, Jacqueline Lamba. *Dessin collectif*. 1940-41, encre sur papier. Musée Cantini, Marseille.

sionisme. Signac, Derain, Camoin avec deux très belles réussites (*La Petite Lina*, 1907 et *Lola à l'ombrelle jaune*, 1920), Marquet et plus loin Picasso, Kandinsky ou Amédée Ozenfant précèdent une très intéressante chambre des curiosités surréalistes autour du *Monument aux oiseaux* de Max Ernst (1927) et d'une sélection de Victor Brauner, rare et intéressante. André Masson, Joan Miró, Jean Arp mènent tout logiquement aux différentes formes artistiques de l'après-guerre, depuis l'abstraction formaliste de Nicolas de Staël et Maria Helena Vieira da Silva jusqu'aux tentations monochromes de Soulages, Asse ou Tal Coat en passant par toutes les formes de reconstructions figuratives, acérées avec Giacometti et Bacon, pop sous la férule de Villeglé ou Téliémaque, démodables aussi parfois... Et ce nouvel accrochage offre l'occasion au musée de revenir sur l'intervention

de Varian Fry, ce journaliste américain qui participa, durant une brève période en 1940, au sauvetage des juifs et des intellectuels en tenant sa villa *Air-Bel* à leur disposition tandis qu'il plaidait l'accélération de leur exil auprès de son consulat. Grâce à lui, Wilfredo Lam (1902-1982), Jacqueline Lamba la compagne d'André Breton, les écrivains Victor Serge (1890-1947) et Anna Seghers (1900-1983), Max Ernst ou encore Marcel Duchamp purent gagner l'Amérique. Suspendus à la vie dans cette bastide, ils purent tromper leur ennui en continuant des expérimentations artistiques dans une émulation née de l'imprévu communautaire, d'où naîtront les *Tarots divinatoires* initiés par Breton. Deux lieux où la contemplation inspire grâce et magie, trop méconnus, dont on déplore bien entendu la désertion, et qu'on espère regagner vite la primauté des incontournables de la ville. ■